

Elsa Ballanfat

MA VIE COMME AU CINÉMA

Ce texte fut découvert dans une allée de rosiers, en région parisienne. L'auteur ou l'autrice ne l'a pas signé.

Il tenait dans une enveloppe soigneusement refermée.

Après plusieurs lectures, nous avons décidé de le publier.

PREMIÈRE PARTIE

Comment pourrait-elle parler de l'amour ? Comment ne pas froisser l'instant, ni teinter de pourpre la rose des jours pareils aux soleils radieux ? Mais comment, aussi, ne pas poser des reflets de velours sur ce qui fut dur comme l'acier ? Comment préserver l'humble venue du présent ?

Elle n'a jamais été aussi heureuse.

Ce matin, Jeanne a ouvert la porte-vitrée qui mène au jardin : l'air était frais, un vent ramenait les exhalaisons des feuillages et de la terre encore humide, le soleil abondait de rayons visibles dans l'air ; ils perçaient les nuages, le ciel était redevenu parsemé de nuances de gris, de blanc, de jaune et de diverses brillances. On se prêtait à rêver que les villes et les gouvernements s'inspireraient de cette crise pour diminuer les trafics et laisser à chacun la possibilité de respirer, enfin, de prendre soin de sa santé, sans subir les assauts des intérêts particuliers.

Dans cette matinée, Jeanne éprouvait une percée de vie et de bonheur à vivre, à se sentir s'occuper de sa maison et de son jardin, à arroser les pousses plantées la veille, à voir les chats courir et rentrer, agités par la brise.

Elle ne ressentait pas le besoin de sortir, ni de faire quelque chose. Le temps s'étirait dans un plaisir nouveau, pris à demeurer chez elle, entourée des siens.

Jeanne ne niait pas le monde extérieur, elle avait travaillé comme il le fallait, répondu et parlé lorsque cela était nécessaire ; mais ce sentiment de devoir se justifier par toutes sortes d'activités d'elle-même, s'était évanoui.

Elle était à présent en elle-même, comme une barque sur une eau en mouvement. Jeanne ne vacillait ni ne sombrait, elle se sentait libérée de toutes sortes de contraintes.

Elle avait cessé de tyranniser son corps. Elle ne se distinguait plus de lui, par cela seul qu'elle ne pensait plus à le mouvoir comme une chose qu'elle aurait, ou qu'elle devrait être. Elle était. Et comme dans une grande feuille de goyavier sauvage, elle s'était allongée sur un matelas volant pour planer un instant, tournoyer au-dessus de chaque chose, entourée de draps roses, puis se reposer, doucement.

I

C'était le temps des vertes rages et des saisons rouges. Le ciel laissait tomber de ses poches nuageuses de gros flocons de poussière, et la vie se contentait de peu. Jeanne écumait sous de longs pansements en silence, son corps ne connaissait pas de répit. Elle ne savait pas que c'était la guerre à Paris ; pourtant, de toutes parts, le monde grondait et rugissait en montrant des dents.

À l'époque, Jeanne n'allait pas encore souvent au cinéma. La plongée des salles dans l'obscurité la mettait mal à l'aise ; elle supportait difficilement de perdre conscience d'elle-même, pendant quelques temps, en se laissant absorber par des images qui devenaient ses yeux, sa bouche, sa peau, ses entrailles peut-être.

La rue qu'elle empruntait souvent le matin et le soir la couvrait de contradictions : elle lui demandait de rentrer et de fuir, successivement. Jeanne ne savait si les pavés qu'elle foulait d'un pas lent, parfois hésitant, continueraient de lui mentir ou de lui dire la vérité. L'air, comme souvent, claquait les peaux et rendait aux mouettes l'espace qui faisait défaut.

La neige avait alors recouvert les toits, les allées, les cimes, et le monde s'était apaisé quelques instants.

Pourtant, des ruelles criaient des chats, des trottoirs hurlaient des chiens. La guerre provoquait les apparences de son souffle chaud et faisait respirer ses relents tièdes et fétides au visage des bons habitants.

La famille de Jeanne n'avait pas même entendu l'appel à la bravoure qu'elle avait empaqueté ses affaires à la recherche d'un lieu, à l'abri des délires collectifs. Depuis longtemps déjà, on ne savait plus qui attaquait qui : les pays se déclaraient la guerre par industries interposées ; les ciels déversaient des acides et des boues sur les toits, les routes, ne laissant à la faune et à la flore que peu de chance de survie.

Perdus sur les autoroutes, les riverains s'attachaient à tout ce qui allait plus vite qu'eux. On fixait les nouveau-nés au dos des perdrix, on courait avec les vaches, on se pendait au cou des chevaux. Les lapins aidaient les plus petits à porter leurs doudous de fortune. Les chats et les chiens s'arrêtaient parfois en chemin, abandonnant la vie et les hommes, hagards et éreintés par les marches. Certains se déplaçaient jusqu'au terme de la route, évitant les mitrailleuses ou les aérosols. Les corps se confondaient dans la poussière ; les vieilles femmes ressemblaient à des carcasses désossées, les vieillards à des chiens errants au poil clairsemé. Des enfants, on ne devinait plus que les pleurs. Partout, la guerre s'abattait et la neige tombait dru.

Seuls les arbres ne se joignaient pas aux marcheurs, mais leurs branches prenaient toutes sortes de couleurs, zébrés par les produits chimiques, travaillant à les éliminer, afin de purifier la sève. Les feuillages tendaient aux hommes des gouttes d'un breuvage sucré qui, mêlé à la senteur des plateaux, donnait au cœur un élan nouveau.

Le long des congères, formées par le vent, tombaient leurs larmes. Les arbres pleuraient de toutes sortes de façons, la plus distincte aux oreilles de Jeanne était ce son doux et sec à la fois, qui explosait en une poudre rosée dès son arrivée sur le sol. Les roses elles-mêmes perçaient le névé et les fourrages des chevaux. On les voyait briller sous les étendards de la lutte, on cherchait à respirer leurs parfums évaporés.

Après bien des errances et des douleurs aux chevilles, aux genoux, au bas du dos, Jeanne et les siens s'étaient installés dans une chaumière normande, à l'abri de l'averse et des regards, de la haine et de la déroute. Le diaphragme contristé, les corps s'étaient tenus, un moment, allongés autour du feu de pommes de pin, détendant les crispations profondes, ouvrant les côtes, replaçant les vertèbres dans leur axe.

Dans ces circonstances, Jeanne se rendit pour la première fois au supermarché du coin. Dans certaines régions reculées, loin des fronts et de l'exploitation, les combats sévissaient tout de même, mais de manière plus épisodique ; on avait encore le loisir de marcher dans des allées de produits propres, un peu moins trafiqués que d'autres. Les odeurs de plastique avaient diminué et Jeanne découvrait les effluves de pousses, de figues, de mimosa violet.